Journal de Toulouse

07-10-1991

Regard...

L'achèvement d'un cycle

Cet été, sortait en librairie un ouvrage titré " La mort de Lénine. L'implosion des systèmes communistes ". Au regard de l'actualité, on ne pouvait faire plus en phase avec son temps. Son auteur, Jean-François Soulet, professeur d'histoire immédiate et spécialiste des pays communistes, exerçant à l'Université du Mirail, se défend pourtant contre toute accusation d'opportunisme et s'efforce au contraire de poser son regard critique d'historien sur ces mutations profondes.

Journal de Toulouse : Pour vous, historien contemporain, les événements d'août 1991 étaient-ils prévisibles ?

J-F Soulet : L'historien de l'immédiat, pas plus que l'homme politique, ne peut prévoir l'avenir, notamment l'achèvement d'un cycle. Sa tâche n'est pas sans faire penser à celle du vulcanologue : comme lui, il a pour mission de sonder les profondeurs, de guetter et de percevoir les grondements souterrains qui échappent à l'observation ordinaire. Comme lui, il doit tenter de déterminer et de mesurer l'intensité des forces en action. Et, comme lui, il doit renoncer à la tentation de vouloir prévoir le moment et le lieu précis de l'éruption finale. Cela dit, il était évident pour tous les observateurs que, depuis 1985, il existait de nombreuses forces opposées à Gorbatchev lui-même, un jour ou l'autre, sous des formes diverses, se heurteraient à lui. Dès 1987, la montée au créneau du conservateur Ligatchev, et ses joutes avec Eltsine, avaient signifié le début d'une guerre ouverte contre les équipes réformatrices.

J.D.T : On a fréquemment entendu, après le putsch manqué, que ses premières victimes étaient l'aile conservatrice du PCUS. Mais, en fait, n'est-ce pas le Parti dans son ensemble le grand perdant ?

J-F.S : Je pense qu'en réalité le grand perdant a été l'aile réformatrice. En effet, la politique de Gorbatchev prévoyait de construire peu à peu un nouveau parti. Un parti qui ne serait plus imposé à la population, mais qui s'imposerait par ses initiatives et ses impulsions. Le putsch a sonné le glas de cette tentative désespérée de régénérer le PC.

J.D.T : Quelles sont les origines historiques de cette perte d'influence du PCUS, qui pourrait d'ailleurs s'étendre à une dissolution pure et simple à plus ou moins long terme ?

J.F.S : On peut voir, au moins, deux séries de raisons. D'abord, des raisons structurelles. Les Bolcheviques ont, à partir de 1917, imposé un système totalitaire à parti unique, bannissant tout pluralisme en son sein. C'était à moyen et à long terme, condamner le parti à la sclérose, au bureaucratisme, et à la dictature. La seconde raison du fiasco est liée à la résistance effrénée que les forces conservatrices du Parti ont exercé à l'encontre de toutes les velléités réformatrices. Avant Gorbatchev, Khrouchtchev, qui avait parfaitement compris les inconvénients et les risques majeurs de cette situation, s'était heurté au " mur " de la bureaucratie et, comme on le sait, s'y était fracassé. Pourtant, ses idées, de ce point de vue, étaient fort raisonnables. Son objectif était de contribuer à décharger le Parti de ses écrasantes tâches de gestion, en lui laissant celles de la direction des affaires, et de redonner vie à l'Etat. Pour les apparatchiks, toute perte de pouvoir était intolérable. L'avenir allait confirmer que tenter de réformer un système totalitaire est une utopie.

J.D.T : Vous avez titré votre dernier ouvrage " La mort de Lénine ". Ne faut-il pas penser, en fonction des derniers événements, et de la volonté des peuples de l'Est de rompre avec le système, qu'il s'agit plutôt de la mort de Marx ?

J-F.S : Je ne crois pas qu'il soit prudent d'extrapoler. L'écroulement du système soviétique ne signifie ni la mort de Marx, ni celle du communisme. C'est la fin d'une certaine conception du communisme, celle des Bolcheviques et de Lénine. Le Marxisme est une doctrine